



Je suis un tueur
humaniste

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés.

© Paul&Mike, 2016

Image de couverture : © [Reference](#)

Conception graphique : Alain Cournoyer

ISBN 978-2-36651-094-2

David Zaoui

Je suis un tueur
humaniste

roman

Paul & Mike
EDITIONS ...

Avertissement fondamental

Les personnages et les situations de ce récit étant fictifs, toute ressemblance avec un tueur à gages altruiste et humaniste, existant ou ayant existé, ne saurait être que purement fortuite.

*Rendre heureux autrui,
c'est se faire un paradis
dans son propre cœur.*

Henri-Frédéric AMIEL,
Fragments d'un journal intime

*Une ville a besoin qu'on la débarrasse
de ses poubelles, de ses ordures et déchets.*

L'humanité aussi.

Je tente d'être utile au monde à ma façon.

J'ai une éthique.

Je suis un tueur humaniste.

À mes parents...

Chapitre 1

J'ai quitté le café turc de la place Averroès avec un mal de ventre pas possible. Il était vraiment infâme, ce kawa.

J'ai décidé de me promener un peu sur la corniche afin de digérer, puis de faire le point aussi. Marcher offre toujours au cerveau la meilleure ligne qui soit pour cogiter.

Je contempiais la mer tout en trottant doucement, le temps était délectable et la lumière orange. Le soleil jouait à cache-cache avec les rares nuages dans le ciel.

J'ai appelé un vendeur ambulancier et j'ai sorti quelques pièces de monnaie pour lui acheter une bouteille d'eau gazeuse.

En parcourant du regard les nombreuses familles étendues sur le sable, j'ai repensé à mon enfance dans l'orphelinat. Je n'avais jamais vécu ce genre de choses : les parents, la glacière, les *Kim cônes* et « *Jouons à la raquette avec papa !* »

En descendant le petit couloir qui mène à la plage, j'ai croisé une femme toute menue, elle portait un chérubin dans ses bras, j'ai senti de la tendresse, juste le temps d'un regard, comme ça. Je n'avais jamais connu cela, moi : le coup d'œil bienveillant à mon égard.

L'amour naturel et inné des parents qui vous contempnent jouer au bord de l'eau tandis que vous faites des putains de châteaux de sable.

Assis sur le sable tiède, bouteille d'eau gazeuse en main, c'est ce théâtre estival que j'observais devant moi. Devant cette scène de vie si simple, mais que je trouvais gracieuse parce que je ne l'avais jamais vécue, je me sentais incomplet.

Sortant de la mer en chialant, un gamin a galopé vers sa mère qui était affalée comme une crêpe au caramel sur son transat, bronzant avec le repos mérité de celle qui des mois durant s'est épuisée au travail.

Le gosse hurlait, les yeux avaient l'air de lui piquer. La maman s'est levée, elle a vite pris la serviette de plage blanche et les lui a gentiment essuyés.

« Putain ! Babinsky ! Juste ça ! Juste ça, merde ! C'est si beau. »

L'enfant a croisé mon regard. Je lui ai fait un grand sourire en finissant ma bouteille d'eau pétillante. Il a eu peur, je l'ai senti, et il a plongé sa tête dans la poitrine offerte de sa mère.

J'étais tout seul sur cette plage d'Andalousie, assis sur le sable chaud, comme un con, quelques heures seulement après avoir buté un type à qui j'avais redonné le sourire.

Qui pouvait imaginer, par ici, dans cette atmosphère si tranquille que j'étais un tueur ? Un tueur redoutable, même.

Et puis, qui pourrait me croire si je hurlais que j'avais besoin d'amour, que j'en avais été privé ?

Je me suis levé et j'ai vu un vieux tout cramé par le soleil. Il portait en bandoulière une grosse boîte en carton débordant de paquets de cacahuètes caramélisées qu'il vendait aux badauds sur la plage.

Je lui ai fait un signe de la main, il est venu vers moi et j'en ai acheté. Je me suis approché de la maman qui tenait encore son enfant dans ses bras sur le transat. En

face de moi, la mer était paisible et belle, une couleur bleu turquoise face à laquelle aucune anxiété n'était possible.

J'ai tendu le ballotin de cacahuètes au petit et il a eu peur, il a plongé de nouveau sa tête dans les seins de sa mère.

La maman m'a fixé, un peu surprise, et j'ai senti une crainte dans son regard, comme si je pouvais être dangereux. Elle a quand même pris le paquet de « chouchous » et m'a dit :

— *Gracias.*

Je suis reparti en longeant la côte et j'ai enlevé mes chaussures afin de tremper mes pieds dans l'eau de mer.

« Babinsky, » j'ai pensé, « tout ça n'est pas normal et tu ne le sais que trop bien. Il faut que tu fasses un point avec Shprinzl. »

Je suis rentré à l'hôtel, j'ai pris une douche et je suis descendu au lobby pour régler la note.

J'ai demandé à la jolie brune de m'appeler un taxi pour l'aéroport parce qu'il fallait vite quitter les lieux.

Chapitre 2

De : Babinsky <babinsky.plomberie@gmail.com>

À : Cyrus le gros <kingfat1289@gmail.com>

Obj : Un heureux de moins!

Date : 04/04/2017 14h57 (GMT+1, Paris)

Mon cher Cyrus le gros,

Voilà aujourd'hui, précisément à l'heure où je t'écris, 20 ans que nous travaillons ensemble.

20 ans ! J'ai pris le temps de bien calculer, Cyrus.

J'ai confectionné de mes propres mains, pour toi et ton syndicat des plombiers vertueux, 87 détartrages sanitaires et 11 débouchages de canalisations !

OK, OK... C'était pour la plupart des travaux ingrats et je ne dis pas cela pour me déculpabiliser; car tu connais bien mes méthodes, mon éthique de nettoyeur et le mal que je me donne afin de vidanger différemment des autres plombiers les travaux que tu m'indiques.

Sache que je voulais simplement te remercier, car tu as toujours respecté mes principes; même si parfois mes délais ont été longs et qu'il ne fut pas aisé pour toi de rassurer tes clients pour leur contrat.

Je viens d'en terminer un, il y a tout juste une heure.

Je profite un peu du soleil d'Andalousie, d'où je t'écris, sur la terrasse d'un bar un peu miteux. Le café y est si

JE SUIS UN TUEUR HUMANISTE

exceptionnellement dégueulasse que je me demande si je ne vais pas crever à mon tour !

Cyrus, je m'interroge de plus en plus... Suis-je arrivé au bout de quelque chose ?

Toi seul sais combien j'en ai rendu heureux avant de leur prendre la vie...

Salute, depuis la playa del sol!

Babinsky

* * *

De : Cyrus le gros <kingfat1289@gmail.com>

À : Babinsky <babinsky.plomberie@gmail.com>

Obj : Re : Un heureux de moins!

Date : 04/04/2017 09h03 (GMT-4, Santiago)

Babinsky !

20 ans, déjà ?! Oh !

Merde ! On se fait vieux !

Mais bon, je sais que le monde a encore besoin de nous. Nous sommes juste des nettoyeurs d'ordures sauf que toi, mon Babinsky, toi, tu as une éthique et ça, je respecte ! Voilà pourquoi je t'ai toujours laissé tranquille. C'est un bonheur de bosser avec un type comme toi.

J'en parlais à Liliane aujourd'hui et je lui disais : « Tu vois, ma chérie, Babinsky est un mec bien. Un plombier certes, mais un mec bien ! »

Elle n'a pas été d'accord, évidemment. Tu la connais, la Liliane. Elle m'a répondu :

« Un mec bien ? Un plombier à gages ! Un criminel, oui ! » Après, bon, tu connais les femmes ! Liliane ne manque de rien, mais elle voulait sûrement me demander de lui acheter une énième montre avec des diamants et des

rubis — son obsession des rubis est telle, qu'elle pourrait se greffer des doigts en rubis ! — ou une nouvelle bagnole alors elle m'a rétorqué : « Mais je t'aime mon amour et tu es le meilleur ! »

Bon sang, Babinsky ! Elle ne connaît rien de tes procédés, mais si elle les connaissait, elle penserait que tu es mec bien, un vrai !

Cyrus

* * *

De : Babinsky <babinsky.plomberie@gmail.com>

À : Cyrus le gros <kingfat1289@gmail.com>

Obj : Re : Re : Un heureux de moins!

Date : 04/04/2017 15h19 (GMT+1, Paris)

Cyrus, merci pour ton gentil mail qui me touche.

Encore une fois, tu connais bien mes méthodes spécifiques de plombier humaniste...

Franck Anclot, mon dernier contrat, celui chez qui j'ai effectué une fermeture définitive des vannes il y a exactement 1 h 09, m'a confié quelque chose que je n'oublierai pas.

Il m'a dit : « Babinsky, ça fait deux mois que je te connais et tu es arrivé à me rassurer, à me convaincre de réaliser mon rêve le plus fou. Jamais personne n'y était parvenu. Personne ! Je suis l'homme le plus heureux du monde ! »

Cyrus, 20 ans sont passés et je dois sûrement être le plombier le plus charitable qui soit dans mes travaux. Avec le temps, mes méthodes se sont affinées, je suis devenu bien plus rapide !

Je ne pense pas être un mec bien, non. Mais je ne crois pas non plus être une crapule de plombier à gages comme les autres.

J'en suis de plus en plus certain, en fait.

JE SUIS UN TUEUR HUMANISTE

J'ai commandé un autre café. Si je ne te répons plus au mail suivant, c'est que j'suis mort.

Babinsky

* * *

De : Cyrus le gros <kingfat1289@gmail.com>

À : Babinsky <babinsky.plomberie@gmail.com>

Obj : Re : Re : Re : Un heureux de moins!

Date : 04/04/2017 09h44 (GMT-4, Santiago)

Babinsky, quelle était la finalité pour Franck Anclot ? Je veux dire : tu l'as rendu heureux comment avant la mise hors circui ?

Cyrus

* * *

De : Babinsky <babinsky.plomberie@gmail.com>

À : Cyrus le gros <kingfat1289@gmail.com>

Obj : Re : Re : Re : Re : Un heureux de moins!

Date : 04/04/2017 15h51 (GMT+1, Paris)

Il rêvait depuis sa plus tendre enfance de faire un saut en parachute depuis une falaise andalouse. Mais il n'osait pas. Ce type, qui au demeurant était un sacré escroc, était paralysé par un vertige maladif.

J'ai réussi, en bossant très dur, tu me connais, à le convaincre et à le rassurer.

Il a fait son putain de saut. L'extase. Et j'ai même entendu l'écho de son hurlement, du haut de la falaise, pendant qu'il planait : «Putaiiiiiin ! C'est le plus beau jouuuur de ma viiiiiie ! »

J'avais piégé son parachute, qui ne s'est jamais ouvert, et il s'est ratatiné la gueule au sol. Liquidé, le Franck

JE SUIS UN TUEUR HUMANISTE

Anclot. Mort, mais heureux. Heureux comme jamais, précisément avant de crever.

20 ans, Cyrus !

20 ans, que je m'efforce à donner du bonheur à des types que je vais descendre, juste avant leur dernier souffle...

Et moi, dans tout ça ? Mon bonheur ? Cyrus, il est possible que j'arrête.

Babinsky

* * *

De : Cyrus le gros <kingfat1289@gmail.com>

À : Babinsky <babinsky.plomberie@gmail.com>

Obj : Re : Re : Re : Un heureux de moins!

Date : 04/04/2017 09h57 (GMT-4, Santiago)

Babinsky, t'es un mec bien.

Passe me voir, quand tu rentres de Malaga.

On mangera une bouillabaisse.

Puis j'ai un nouveau contrat dont il faut que je te parle.

Ne doute pas de toi. Je sais que tu culpabilises beaucoup mais tu es un grand professionnel, tu rends heureuses des ordures qui méritent de crever et elles crèvent le sourire aux lèvres, avec joie.

Babinsky ! Merde ! Tu es un champion ! Un homme d'exception ! Cesse de douter !

Cyrus

Chapitre 3

Je m'appelle Ernest Babinsky mais on m'a toujours appelé Babinsky. C'est ainsi.

Je suis un tueur à gages, oui, mais pas un tueur comme les autres.

J'y reviendrai plus tard. En tant que tueur à gages, je suis d'une efficacité effroyable, tout autant qu'un Kärcher pour nettoyer la merde. Je vise ? Oh ! Putain ! Je vise tellement bien que, parfois, je me demande ce que j'aurais bien pu faire d'autre comme job.

Une carrière sportive avec les J.O. à la clef ?

Soyons clairs : la simple idée de l'exercice physique m'essouffle déjà, et puis quoi ! Ça s'est présenté comme ça, puisque j'ai un don.

Mon talent est tel qu'avec un caillou, je pourrais dégommer une canette de bière à 300 mètres de distance, sans problème.

Tout a commencé pour moi dans ce petit orphelinat de Montpellier. Un orphelinat pas si triste que ça d'ailleurs, car j'en ai visité plus d'un par la suite, durant ma vie de quarantenaire, pour sentir un peu la différence et pour remonter le moral des enfants, aussi.

Je n'ai aucune information concernant mes parents, la seule chose que je sais, c'est qu'ils m'ont largué à six mois dans cet orphelinat, où, apparemment, on a remarqué très vite que j'avais un don pour le tir.

D'abord, ça a débuté avec les fléchettes.

Si vous avez des enfants, faites gaffe avec les fléchettes, sait-on jamais.

On jouait dans le grand jardin de l'orphelinat et j'étais incroyablement talentueux, toujours en plein dans la cible, avec mes projectiles.

PAF !

« Babinsky ! T'es trop fort ! », s'écriaient tous les gosses.

Un soir, dans le dortoir, on a entendu du bruit. C'était la souris qui nous rendait visite et tous les gamins avaient la frousse. Ça hurlait, ça chuintait. Moi, j'avais sept piges, mais je ne ressentais aucune peur. J'avais déjà pris conscience qu'avec ma fléchette, désormais constamment dans ma petite poche, je ne craignais rien.

Je la dégommerais, cette foutue souris.

J'ai décoché ma fléchette et je l'ai eue. Les gamins n'en revenaient pas.

Je suis ainsi devenu un héros puis l'objet d'un tas d'expériences, de tous tirs existants : du tir à l'arbalète au tir aux billes en passant par le tir au caillou, à l'étoile de Ninja, au lance-pierre, à la fléchette, bien entendu, puis à l'arc... On me mettait toujours au défi, avec des canettes de soda, par exemple. On les entreposait le plus loin possible et moi, je les dézinguais interminablement, avec le même succès.

PAF ! J'étais super bon, quoi. Un orphelin sans histoire vivant dans un orphelinat chaleureux du sud de la France et doté d'un don sacrément singulier.

Moi, j'étais un enfant rêveur, méditatif et très gentil aussi. Je m'occupais des autres, de tous les enfants tristes, je leur parlais, je les écoutais, j'inventais des jeux pour eux avec mes fléchettes et je trouvais particulièrement étrange le fait de ne pas du tout me soucier, contrairement aux autres marmots, de mon passé, de mes parents biologiques, en somme.

L'abandon ? Je m'en tapais royalement même si, parfois, seul dans mon lit le soir, il m'arrivait de m'interroger sur eux : que faisaient-ils, là, alors que je cherchais le sommeil ? Qui étaient-ils ? Divorcés ? S'aimaient-ils encore ? Est-ce que je leur ressemblais ? Avais-je des frères, des sœurs, des cousins, des oncles, une grande famille ? Mais quelle était la raison de tout ça, avais-je été un simple accident ? Et puis, où se trouvait cette femme, cette sage-femme qui, la première, m'avait porté jusqué au sein de ma mère pour qu'elle me voie ?

Très vite, ce genre de questionnement sans réponse me gavait.

Alors, je me disais : « Babinsky, c'est ainsi ! Vis, regarde le monde, apprend et tu verras bien. » Je n'étais absolument pas porté sur moi-même. Seuls les autres m'intéressaient.

Le soir, je sortais du dortoir comme un chat en vadrouille, j'avancéais lentement sur les graviers sans faire de bruit vers le coin aux arbres. Je humais l'odeur des pins, j'adorais ça. À la faible lumière des lampadaires, je voyais moyen, mais je distinguais quand même quelque chose. J'installais là une canette de coca sur une branche d'arbre et je m'éloignais toujours un peu plus. Prenant mon temps, j'ajustais méticuleusement ma bille en fermant un œil puis, dans un geste parfaitement maîtrisé, je la lançais et, à tous les coups, la canette impactée tombait dans l'herbe.

J'aimais bien cette sensation.

Ensuite, je retournais dans ma chambre, avec l'esprit du devoir accompli et je m'endormais dans un sommeil profond.

Je découvrais les livres et les études, j'étais un enfant solitaire, mais toujours volontaire pour écouter ou aider les autres.

Quand il pleuvait à l'orphelinat, nous nous retrouvions sous le préau, tous assis en ronde. On regardait dans le silence béat les cordes de pluie frapper les fenêtres. On se tenait par l'épaule les uns aux autres comme dans une chaîne fraternelle et on chantait des chansons tahitiennes. Et puis le silence revenait, le bruit de la pluie qui ne s'arrêtait pas, nous nous observions, toujours assis en rond. Certains échangeaient des signes complices et d'autres des sourires amusés. Moi, je regardais ceux qui semblaient perdus en eux-mêmes, leur absence, leur solitude désorientée. Je comprendrais bien plus tard que l'indifférence est un terreau où germent l'amertume, le ressentiment et d'où peut jaillir parfois la violence.

Ainsi passèrent les années dans l'orphelinat.

Vers la fin de l'adolescence, en plus d'être devenu un super-héros du tir, voilà qu'un matin je reçus la visite de Monsieur Gomez, notre prof de culture physique. Il nous présenta quelqu'un qu'il nomma « mon cousin » bien que ces deux types fussent aussi différents physiquement qu'une langouste et un coussin péteur. Il s'appelait le petit Roberto.

C'était un homme minuscule et très gras, avec de gros sourcils bruns. Il s'exprimait d'un ton grave, la voix rauque et très assurée.

Je me souviens encore de sa toute première question, lorsqu'il me fixa avec attention, comme si j'étais un spécimen rare que la NASA devait tester.

- Il paraît que tu es un tireur d'exception ?

- Je me débrouille, fis-je.

- Il est humble. On va pouvoir aller loin, ensemble. Je tiens un club de tir. Ça te dirait d'apprendre le manie-
ment des armes à feu ?

J'ai examiné autour de moi l'orphelinat et je me rappelle avoir pensé : « Tu vas devenir quoi Babinsky ? T'es très mauvais en math, en anglais, c'est une cata, en philo tu te débrouilles pas mal et en sciences, tu ne piges rien. Et puis... tu tires apparemment comme un dieu. »

Vivre chez le petit Roberto fut agréable.

Sa femme, Liliane, faisait bien à manger.

Je me gavais de pasta et de charcuterie.

Je prenais également du poids et j'étudiais méticuleusement avec le petit Roberto, toutes les armes à feu existantes : Magnum, Beretta, Colt, Smith & Wesson, mais aussi les fusils à canon lisse, certains fusils à pompe, à canon rayé, les fusils à verrou, les fusils semi-automatiques et même le Uzi, qui était ultra efficace pour dégommer des cibles rapidement.

J'apprenais aussi des techniques de défense, de survie en milieu hostile. Le petit Roberto sous ses airs de pizzaiolo boudiné se révélait être un véritable Jason Bourne. Un fil de pêche, un lacet, devenaient entre ses mains une arme meurtrière. Rapidement il ne fut plus question de se défendre contre un ennemi hypothétique mais d'éliminer des cibles potentielles. Je ne comprenais pas trop où tout cela devait me mener mais j'apprenais avec une facilité déconcertante. Tuer par strangulation avec un fil de pêche, tuer par empoisonnement, tuer avec un fusil à lunette, tuer par étouffement, tuer par éventrement ou bien encore, il m'arrivait fréquemment d'explorer différentes techniques afin de correctement briser une nuque.

Ma formation était quotidienne et je dois dire que bien qu'aucun lien spécial ne naquît entre nous, on s'entendait somme toute suffisamment.

Le petit Roberto, d'ailleurs, voulait que je l'appelle Cyrus le gros, car c'était son surnom dans la profession. Si ce type avait été un lion, il aurait vendu sans hésitation ses lionceaux aux hyènes pour un malheureux bout de steak, tout en se prosternant devant sa femme. Dans son centre de tir, telle une machine, je passais mes journées à m'exercer sur des cibles sous les regards médusés des gens du club; avec l'interdiction appuyée de causer à qui que ce soit. Sauf qu'un jour, un gros lard m'a interpellé en claquant des doigts sur un ton péremptoire :

- Apporte-moi un Coca, toi !

Je m'exécutais et j'allais au bar lui chercher son soda. Mais en le lui amenant, Cyrus le gros m'a surpris et il est tout de suite intervenu devant l'obèse.

- Eh ! Il n'est pas serveur le p'tit, compris ?

- Bah, je ne pouvais pas savoir, moi ! Il fait quoi ici, c'est votre fils ? a demandé le ventru.

Cyrus le gros m'avait alors lancé un regard tout fier, sur quoi, il avait répliqué :

- Montre qui tu es, Babinsky.

Naturellement, je pris mon arme, un Beretta 92 et je vidais le chargeur dans la cible. Cyrus le gros appuya aussitôt sur le bouton qui ramena doucement la cible vers nous. Elle était totalement éclatée, toutes les balles avaient atteint l'objectif dans le mille. Le type m'avait zieuté, ébahi, comme si j'étais descendu du mont Sinaï avec les Tables de la loi.

- Compris ? avait lâché, tout dédaigneux, Cyrus le gros.

Un jour, il voulut de nouveau tenter une expérience.

Il m'amena en Sologne avec ses deux copains. Sur un terrain très vert. Pour chasser. Il me parla d'oiseaux cendrés,

JE SUIS UN TUEUR HUMANISTE

de faisan de Colchide, de bécassine sourde, de pluvier doré ou encore de lapin de Garenne...

Je me souviens d'une franche engueulade.

- J'ne veux pas tuer d'animaux! martelai-je.

- Mais tu vas tuer aucun animal, calme-toi Babinsky, me fit Cyrus le gros devant ses deux comparses qui tenaient leur fusil contre leur poitrine.

- Bah alors, quoi ?

- On va simplement chasser, pour becter tout ça, ce soir.

- Manger des volailles pleines de plomb ? Cyrus le gros me prit en aparté.

- Babinsky, ne me fais pas honte devant mes amis !

- Je ne tuerai aucun bestiau !

- Il faut juste que tu leur montres comment tu tires, merde !

- Pour quoi faire ?

- Parce que quand tu tiens une arme à feu dans ta main, c'est comme si Dieu avait un flingue !

- Moi, je veux pas tirer sur des proies innocentes !

- Mais Babinsky ! Tu manges bien de la viande et du poisson, non ? Et tu crois qu'ils arrivent comment dans ta putain d'assiette ?

- Je les vois pas souffrir.

- Ça change quoi ?

- Ça change tout.

- Mais qu'est-ce que ça peut te foutre, la souffrance d'un écureuil, bordel ?!

Je m'étais alors allongé sur l'herbe, en secouant la tête en signe de désapprobation.

Cyrus le gros insista lourdement.

- Babinsky, tu tires comme tu veux, même affalé sur l'herbe, sur un oiseau, juste pour qu'ils voient ta grâce.

Toujours étendu, je croisais les jambes, soufflais un bon coup et m'endormis pendant qu'ils allaient chasser, mais sans moi.

Une autre fois aussi, nouvelle expérience :

Cyrus le gros m'amena avec ses deux mêmes potes à la foire du Trône. Là, c'était assez amusant, car il me déposait comme on dépose une lettre à la poste devant les attractions.

Et lesquelles ? Les stands de tir à la carabine, bien sûr. Les petits ballons emprisonnés par les cordelettes et propulsés par de l'air dans les boîtes sur toute la longueur des stands de tir n'avaient aucune chance.

- Baise-leur la gueule ! s'écriait Cyrus le gros devant ses deux amis, bières en mains, sous le regard furibond des forains qui, pour le coup, m'observaient vraiment comme une bête de foire.

Les badauds qui se promenaient dans ce boucan d'enfer s'arrêtaient et mataient aussi sans vraiment y croire. Je dégommais toutes les cibles, les ballons, les canards, les poissons en plastoc, les cartons animés qui défilaient sur de petits rails... Tout y passait, je tirais, je canardais sur un pied, de profil, d'une main, de toutes les façons possibles et au final, au final, on repartait avec tous les cadeaux : d'immenses peluches, babioles et appareils électroniques en tous genres.

Après avoir écumé une dizaine d'endroits, j'appris que j'étais Wanted auprès de toutes les foires du Trône et de Navarre. Ma photo circulait dans toutes les fêtes foraines.

Nous avons dû arrêter tout ça, car on a été virés de partout. Le problème, à cette époque, c'est que nous possédions un stock très impressionnant de peluches, de jouets et de conneries de toutes espèces que j'avais gagné grâce à mon don au tir.

La divergence de point de vue entre Cyrus le gros et moi-même fut totale. Lui, il voulait vendre tout ça et faire du fric, moi, je souhaitais donner ça aux gamins du quartier.

– Mais pourquoi t’es si con et si généreux, Babinsky ?

– J’vais répondre comme toi : qu’est-ce que ça peut te foutre ?

– On va faire du blé avec ces putains de nounours et ces radios-réveils, merde !

Un matin, je pris la décision de ramasser toutes les grosses peluches, tous les jouets et autres fouteurs électroniques puis je me rendis, spontanément, à un centre aéré du quartier où nous habitions. Je leur ai tout offert. Ils n’ont rien compris, mais ils ont tout de même tout accepté pour les gamins. Quand le soir, en rentrant à la maison, Cyrus le gros apprit mon geste, il fulmina, pris d’une colère noire, terrible ! Puis il se calma aussitôt lorsqu’il me vit sortir doucement mes fléchettes et les balancer précisément sur le front de la grande photo de son père, qui trônait, accrochée là, dans son salon.

Ainsi passèrent quelques années et le petit Roberto, nouvellement nommé Cyrus le gros, prit encore davantage de poids.

Il ne devint pas un père de substitution, non. Mais mon pédagogue en criminalité.

Un très bon instructeur chez qui j’étais nourri, logé, blanchi et armé.

Un soir que nous dînions, Cyrus le gros avala d’énormes quantités de charcuterie puis me balança :

– Toi, tu vas faire une longue carrière chez papa parce que t’es capable de tirer loin comme personne.

Sur le coup, je n’avais pas saisi ce qu’il voulait me dire. J’étais jeune et je ne pensais pas que ces années passées

à tirer inlassablement dans son centre de Bagnolet puis à apprendre consciencieusement toute l'histoire des armes à feu m'amèneraient à devenir un tueur à gages. Mais ce soir-là, entre les deux fauteuils en cuir rouge et la cheminée crépitant de son pavillon moderne de Meudon, qui soit dit en passant, était déplorable niveau déco, il a annoncé franco :

- Tu es prêt, petit. Tu vas à présent descendre des ordures pour moi.

Très naïvement, je me souviens lui avoir répondu :

- T'as une bonne pour ça. Et elle vient demain matin.

Ma sortie l'avait tellement fait se bidonner que j'ai imaginé son dentier s'envoler de sa bouche et finir dans les flammes de la cheminée, alors qu'il s'étoufferait. Mais il s'est arrêté net de rire et a dit :

- Tu vas devenir un grand type dans la profession.

C'est évident.

Il voulait que je tue ? Mais pourquoi ? Je ne voulais tuer personne, moi !

- Que veux-tu faire de ta vie ? Tu ne crois pas que je t'ai sorti de cet orphelinat de merde, que j'ai misé sur toi, pour que tu deviennes éplucheur de légume dans une cuisine à Belleville !

C'est à partir de cet instant-là que toute mon innocence est partie en fumée dans les flammes de la réalité. Il fallait que je vive, que je vole de mes propres ailes et pour faire quoi ? Quoi au juste ? Que pouvait bien faire un type comme Babinsky ? Surtout avec son maudit talent ! Je me souviens alors lui avoir répliqué très spontanément :

- Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les autres, pas moi.

- Écoute, tu vas t'intéresser aux autres puis les buter, m'avait-il répondu.

- Mais si je m'intéresse aux autres, c'est pour les comprendre, pas pour les tuer.

- Tu veux les comprendre pour quoi ? me fit-il en buvant une gorgée de sa Vodka.

J'ai réfléchi pendant un moment, me remémorant mes passages de vie à l'orphelinat avec mes petits copains, quand je les écoutais le soir puis à la cantine aussi et que je leur filais des conseils comme si j'étais un sage.

- Je veux les comprendre... Pour qu'ils soient heureux.

Cyrus le gros a toussé. À chaque fois qu'il toussotait ou riait aux éclats, je pensais qu'il allait clamser.

- Mais qu'est-ce que tu en as à foutre, du bonheur des autres ?!

- Je suis comme ça.

- Pense à ton bonheur !

- En tuant ?

- Ouais.

- Bah non, alors.

Il s'est levé. Il a tourné nerveusement comme un fauve en cage dans son immense salon en revenant toujours sur le tapis en peau de bête.

- J'ai une idée, il a fait.

- Je t'écoute.

- Tu vas les buter, te faire plein de pognon, gagner le respect de plein de gens merveilleux dans la profession et avec ton oseille, plus tard, tu construiras un orphelinat et tu rendras heureux plein de gamins. Ça te va, ça ? m'a-t-il sorti, nerveux.

- Non. Ça ne me va pas.

- Bah alors quoi ?! Merde !

- Parle-moi des gars que je dois liquider, lui ai-je demandé.

JE SUIS UN TUEUR HUMANISTE

- Des fumiers.
- Des fumiers comment ?
- Mais qu'est-ce que ça peut te foutre ?
- Je pourrais peut-être les rendre heureux, ai-je suggéré.
- Et les buter après, s'est-il tout de suite empressé de dire.
- Je les rends heureux et quand ils sont heureux, je les tue.

Il a eu un grand sourire.

- Eh ben voilà ! a-t-il fait en me caressant ma grosse tignasse de cheveux noirs.

Je me souviens avoir pensé : « Babinsky, tu vas rendre heureux plein de monde même si tu devras les refroidir après leur avoir fait vivre le plus beau jour de leur vie. Voilà ton futur métier. » J'ai commencé dès le lendemain et je suis devenu un enfant de chœur en criminalité, qui tire comme personne.

